

LE PUIVS DES
MÉMOIRES



Gabriel Katz

LE PUIITS DES MÉMOIRES

3. LES TERRES DE CRISTAL



1

Le monde à nouveau n'était plus que ténèbres. Une obscurité insondable, moite et suffocante, et l'air si rare que chaque bouffée paraissait être la dernière. À tâtons, Olen chercha la paroi de sa prison roulante, dont le bois crissa sous ses ongles. Un goût amer, presque acide, lui monta aux lèvres, tandis qu'il luttait contre le sommeil. Sa mémoire meurtrie lui renvoyait des bribes de rêves enfiévrés, des rêves de fuite éperdue, de femmes nues, de guerre et de tempêtes. Des images furtives de chevauchées glaciales, de villages en feu. Un délire insensé, peuplé de visages inconnus, où il se réveillait prince, acclamé par la foule, croulant sous l'or, le pouvoir et les honneurs.

Soudain, les cahots cessèrent. Ses yeux se fermaient comme si une vague de plomb coulait sur ses paupières, mais il refusa de s'endormir. Cette scène, il l'avait déjà vécue ; les dernières secousses, le silence, puis l'ouverture sur le ciel, le froid de la montagne, le chemin sinueux vers la vallée d'Helion. Dans quelques minutes, il en était sûr, des coups sourds résonneraient dans la boîte, une brèche s'ouvrirait dans le bois, une planche se casserait pour laisser apparaître les visages hagards de ses compagnons de route.

Un sourire se dessina sur ses lèvres à l'évocation de ce rêve, si long qu'il en oubliait les détails. Le royaume d'Helion existait-il ailleurs que dans son imagination ? Tout se brouillait, les noms, les silhouettes, les couleurs, les paysages. Ses yeux se fermèrent, mais son esprit, engourdi, continua de divaguer. La seule chose dont il était sûr, c'était son nom : Olen, le fugitif, le survivant, le guerrier.

Les minutes passèrent, ou peut-être les heures. Enfin, un premier coup résonna dans le bois. Puis un autre. Tout se passait comme dans son rêve, et dans un craquement sec une lueur s'infiltra à travers les ténèbres. Il se força à ouvrir les yeux sous ses paupières de plomb, tandis que l'air frais chassait la moiteur. Le ciel cette fois était d'un bleu sombre, constellé d'étoiles. Bientôt, il allait reprendre ses esprits, s'extirper de sa boîte, découvrir une seconde fois la route de montagne qui descendait dans la vallée, jusqu'à Dreda, jusqu'à Sarys, jusqu'au village de la Haie des sources, où tant d'hommes allaient mourir. L'aventure allait recommencer, c'était un rêve sans fin, mais cette fois il savait tout, il éviterait les errances, les questions, les recherches, il irait droit au but.

Enfin apparut le visage de Karib. Dans quelques secondes, il allait poser une question, et Nils, que l'on ne voyait pas encore, allait répondre : « J'en sais rien. » La soif devenait insupportable, sa gorge était rêche comme du vieux cuir, heureusement on allait lui faire boire de la neige fondue. Olen referma les yeux. Revivre deux fois la même vie sans mémoire, c'était à la fois une chance et une malédiction.

2

– Il respire !

Sous le dôme bleu nuit, piqué d'étoiles d'or, de la salle de prière du château de Nowik, les courtisans criaient au miracle. Le cercueil du prince, encadré de cierges violets, trônait au milieu de la salle sur son socle de marbre. Depuis deux jours déjà, on le veillait sans relâche, et les prêtres d'Erwoch scandaient le chant des morts. Dans d'immenses braseros aux quatre coins de la salle, l'encens le plus rare brûlait jour et nuit, afin de préparer les dieux au bûcher funéraire d'un prince de Woltan.

– Allez me chercher le guérisseur ! rugit Karib, les yeux étincelants de colère.

Nul n'osa soutenir son regard : le Doyen était un haut seigneur, membre du Conseil, et son autorité s'étendait à tous les mages du royaume. Il laissa tomber la planche du cercueil qu'il venait de déclouer lui-même et passa la main sur le front glacé d'Olen. Son compagnon respirait à peine, mais il respirait.

– Il est vivant ? demanda une voix timide.

C'était Ingvar, le frère obèse.

– Oui, il est vivant, répondit Karib, et ce n'est pas grâce à votre bon à rien de guérisseur ! Chacun sait qu'un empoisonnement peut provoquer des états d'inconscience qui ressemblent à la mort...

Il délaça le col brodé d'or du costume d'Olen, qui lui serrait le cou. Combien de temps faudrait-il à Nils pour revenir de Westerwald avec le maître de la guilde des guérisseurs ? Quelques jours encore. Selon la violence du poison, cela laissait au prince toutes les chances de mourir, mais Karib se refusait à confier sa vie au guérisseur de Nowik. Par incompetence ou par trahison, cet homme l'avait déclaré bon pour le bûcher.

– Mes respects, Excellence, fit une voix étranglée.

– Tes respects ! cria Karib. Le prince est vivant, espèce d'âne, c'est à lui que tu devrais présenter tes respects !

Le guérisseur était un solide bonhomme de soixante ans, le cheveu dru comme un balai de paille, vêtu comme un haut courtisan d'étoffes brodées et de soieries samorréennes. Il ouvrit des yeux de carpe devant le prince, dont la poitrine se soulevait doucement.

– Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

– Ce que tu ferais bien de comprendre, c'est que plus jamais tu n'exerceras à Woltan. Tu iras enterrer les vivants ailleurs, à supposer que quelqu'un soit assez fou pour t'employer.

Un courtisan à barbe blanche, qui aurait pu être Olen avec vingt ans de plus, se pencha pour chuchoter à l'oreille d'Ingvar. Celui-ci hocha la tête comme un élève appliqué et se racla la gorge avant de parler. On le sentait gauche, timide et emprunté.

– Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Doyen, je vais faire mettre ce guérisseur aux fers, pour atteinte à la vie du prince.

C'était un arrêt de mort.

– Fais-en ce que bon te semble. À compter de ce jour, je le chasse de la Haute Guilde.

Karib avait le pouvoir de soustraire le mage à la justice de Nowik, mais le teint livide d'Olen l'en dissuada. Par la faute de cet homme, son camarade avait failli être incinéré vivant. Et, à l'heure où il avait plus que jamais besoin de soins, on l'avait enfermé dans une boîte. Ce fut donc sans la moindre émotion que Karib regarda le coupable partir entre deux gardes, lui qui pourtant s'apitoyait d'un rien. Peut-être que le guérisseur n'était qu'un rouage du complot, ou simplement un incapable, mais il méritait son sort.

– Il paiera, promit Ingvar de sa voix mal assurée.

Pour qui paierait-il ? Pour l'empoisonneur, qu'on avait laissé s'infiltrer au cœur de la cour de Nowik ? Ou pour un notable impuni, mouillé jusqu'aux os dans la trahison ? Karib regarda un à un les courtisans qui se pressaient autour du cercueil ouvert et pensa que chacun, peut-être, avait une raison de vouloir la mort du prince. Le frère obèse, redevenu prince régent... Le vieil homme aux cheveux bouclés – son oncle, sans doute – qui lui dictait sa conduite... L'épouse bafouée, la princesse Myrian, revenue le matin même de son exil à Oster... Le général en armure, entouré de ses deux fils, qui n'avait pu cacher sa déception lorsqu'on avait crié « Il respire ! »... Et tant d'autres, avec leurs mines de compassion qui n'auraient pas trompé un enfant.

On porta le prince en grand cortège à travers les couloirs du château jusque dans ses appartements où les valets de chambre l'installèrent dans son lit. Karib surveillait chacun de leurs mouvements, tandis que la foule des courtisans s'agglutinait sur le seuil. Le mage ne détacha son regard d'Olen que lorsqu'il fut sûr que plus personne ne s'en approcherait. Il se sentait comme un chien de garde, oubliant presque que le plus aguerri des assassins ne pouvait attenter à la vie du prince en plein jour, en public, devant la cour de Nowik.

Une voix derrière lui le ramena à la réalité.

– Il va s'en sortir, n'est-ce pas, Excellence ?

C'était l'homme à barbe courte, celui qui ressemblait tant à Olen. Karib le dévisagea avec méfiance ; depuis l'annonce de l'empoisonnement, il voyait des traîtres partout.

– Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté : je suis Lilyan, l'oncle d'Arvid, précisa le courtisan, obséquieux. Mon neveu est très proche de moi, il est un peu comme mon fils.

– Tout dépendra du moment où mes guérisseurs arriveront, répondit sèchement le mage.

– Puisse Erwoch le soutenir dans l'épreuve ! J'ai fait brûler de l'encens, pour ouvrir les cieux.

– Bien.

– Ingyar a donné des ordres : un taureau sera sacrifié dès ce soir, et les prêtres se relaieront pour scander au sommet de la plus haute tour du château.

– Très bien.

Le Doyen des mages détourna les yeux comme pour signifier la fin de l'entretien. Il n'avait pas le cœur à faire des politesses à cette famille dont Olen lui-même se méfiait. Sans compter qu'il n'attendait pas grand-chose des dieux ; la Grande Déesse des Communes et les Punisseurs du Nord, mille fois invoqués, n'avaient pas pesé un gramme dans son destin. Mais lorsque le prince régent, essoufflé, se fraya un passage parmi les curieux, il fut bien obligé de lui donner la réplique. Car aussi longtemps que son frère resterait inconscient, c'était lui qui porterait la couronne de Nowik.

– J'ai fait donner des ordres pour qu'on sacrifie un taureau, répéta Ingyar. Et les prêtres vont se relayer au sommet de...

– Je sais. Prions pour que les dieux nous entendent, mais, pour te dire le fond de ma pensée, je préférerais que mes guérisseurs arrivent à temps.

Le frère obèse approuva en silence ; lui non plus ne semblait pas croire aux miracles.

– En attendant, Excellence, le médecin du château pourrait se rendre à son chevet, suggéra l'oncle.

Karib refusa d'un geste la proposition qui avait tout d'une hérésie. Depuis des siècles, la magie de guérison avait supplanté la médecine, qui dans les contrées les plus primaires poussait encore les hommes à se recoudre comme des sacs. Seuls quelques originaux – disciples de cultes haïssant les arcanes – et les citoyens les plus pauvres se faisaient encore soigner par voie naturelle, mais leurs chances de survie étaient minces.

– Ce n'est qu'une suggestion, fit Lilyan, qui, sentant l'hostilité de Karib, redoublait de sourires.

Le Doyen l'ignora pour s'adresser au prince régent. Vexé, l'oncle recula d'un pas.

– Aucune trace de l'assassin, je suppose ?

– Aucune. On ne sait même pas s'il a opéré pendant la noce ou si Arvid était déjà infecté avant... D'après le guérisseur, il a pu être blessé plusieurs heures plus tôt, peut-être même la veille.

– Si le guérisseur savait de quoi il parle, le prince n'en serait pas là.

– Tu as raison, Doyen. Sans toi, mon pauvre frère aurait été brûlé vif.

Le mage souleva l'édredon et leva la robe de nuit sur la jambe tuméfiée d'Olen. On apercevait, comme une énorme piqûre d'insecte, l'endroit où il avait été blessé. La jambe entière avait bleui, marbrée de gris par endroits, et les veines désormais apparentes lui donnaient un aspect cadavérique. Il s'agissait sans doute d'un poison fulgurant ; le prince ne devait sa survie qu'au fait que la plaie n'était pas plus profonde qu'un coup d'épingle. Le même poison au fil d'une lame et c'était la mort en quelques secondes... Karib en avait eu la sinistre démonstration dans la cour de son

manoir, quand d'une simple estafilade un soldat de sa garde avait expiré à ses pieds.

L'appréhension le prit soudain aux tripes à l'idée que, quelque part dans cet immense château, un professionnel de la mort attendait, prêt à frapper dans l'ombre.

– Il faut assurer la sécurité du prince jour et nuit, dit-il.

– Je vais faire poster des gardes devant sa porte, promit le régent.

Cela ne suffisait pas. Ignorant les regards courroucés – car il outrepassait ses pouvoirs sur cette terre princière –, Karib fit signe à Kelhorn, qui se tenait sur le seuil.

– Excellence ?

– Kelhorn, tu assureras la surveillance du prince. Personne ne doit entrer dans ses appartements sans mon autorisation.

– J'en répons sur ma tête, assura le cavalier de cristal.

Quelque peu rassuré, Karib songea enfin à se restaurer : arrivé une heure plus tôt, il portait encore son gros manteau de voyage. En descendant dans la cour d'honneur, il ordonna à son escorte de mener les montures aux écuries et de prendre ses quartiers dans les bâtiments réservés aux voyageurs de passage. Deux hommes, les plus sûrs, seraient affectés à sa propre sécurité, veillant devant sa porte toute la nuit. C'était contraire à toutes les lois de l'hospitalité et du protocole, mais le mage se méfiait de son ombre : mieux valait un hôte offensé qu'une place dans un cercueil.

3

Une pluie de petits cailloux lancés à toute volée sur une fenêtre déchira le silence de la rue endormie. Aussitôt une chandelle s'alluma et un visage inquiet apparut au carreau. La vieille femme plissa les yeux, tentant de scruter les ombres ; seule une lanterne, à moitié couverte de neige, éclairait faiblement le seuil de sa maison. Elle grimaça, maudissant les sales gosses qui la réveillaient sans cesse avant de déguerpir. À quoi pouvaient bien servir les lourds impôts de Westerwald si la garde n'assurait pas le sommeil des braves gens ? Elle s'éloigna en maugréant quand une dernière pierre traversa la fenêtre dans un fracas de verre brisé.

– Chenapans ! hurla-t-elle. Je vous ferai bastonner, moi !

Trop, c'était trop. On entendit la clé jouer dans la serrure et la vieille femme, vêtue d'une robe de chambre et de savates fourrées, fit irruption sur le seuil. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour saisir la lanterne, manqua de glisser dans la neige, fit tomber la lampe, la ramassa et, enfin, se mit à hurler à la garde.

Silencieux comme une ombre, celui qu'on appelait Temin en profita pour se glisser à l'intérieur et, de son pas de chat, grimpa prestement les escaliers. Soigneusement, il essuya ses chaussures

à l'aide d'un chiffon – même une vieille dame pouvait remarquer des traces de pas – avant de sortir de sa poche l'un de ses précieux poignards dans son étui de cuir. Le tranchant de la lame, badiageonné et séché à la flamme, portait suffisamment de poison pour tuer un bœuf.

– Par ici ! fit la voix de la vieille.

– Que se passe-t-il, femme ? répondit une voix dans un cliquetis de cuirasses.

– Ces sales gamins m'ont cassé un carreau !

Il y eut des rires, suivis d'une véhémement litanie de la vieille, qui regrettait que la jeunesse d'aujourd'hui ne respecte plus ses aînés. Temin s'assit tranquillement sur la dernière marche de l'escalier. Il ne restait qu'à attendre.

– On les coïncera, promit la voix du garde. Ils auront la fessée qu'ils méritent.

– J'espère bien ! Avec ce que vous nous coûtez en impôts...

Les rires redoublèrent, la vieille insulta le sergent et la porte claqua. Temin l'entendit grommeler, colmater la fenêtre avec une couverture, puis traîner ses savates vers son lit. Il ne tenta même pas de se dissimuler, car la vieille ne monterait pas à l'étage. L'étage, elle le louait à une jeune lingère.

Lorsqu'elle eut soufflé la chandelle, Temin compta lentement jusqu'à cent – pour lui laisser le temps de se rendormir – avant de faire jouer la poignée de la porte de Norah. Elle n'était pas verrouillée.

– Qui est là ? fit la voix de la jeune femme.

Ainsi, elle ne dormait pas.

– C'est moi, répondit-il en entrant. Tu te souviens de moi ?

D'un coup d'œil, il jaugea la situation, idéale en vérité. Norah était seule, assise sur le bord de son lit, en robe de nuit. La pièce, éclairée par un feu de cheminée mourant, n'offrait aucune autre issue qu'une fenêtre obstruée par un épais rideau, et rien ne pouvait

servir d'arme, pas même le tabouret ferré, trop lourd pour ses petits bras de femme.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Il marcha droit vers elle, rassurant, avec dans la voix ce ton chaud qu'on lui avait appris à prendre.

– Juste te parler. Au sujet de la dernière fois...

La lame de son poignard, plaquée contre son avant-bras, était invisible. C'était la technique de l'Alchimiste, que pratiquaient tous ses assassins et qui donnait des résultats extraordinaires. Neuf fois sur dix, la victime mourait sans comprendre.

– Tu ferais mieux de t'en aller, toute la ville te recherche, dit-elle en se levant, et en reculant sans le quitter des yeux.

Il dut contourner la table pour la suivre, étonné de ne déceler aucune trace d'appréhension dans sa voix. La jeune femme savait pourtant qu'il était suffisamment dangereux pour assassiner le Doyen des mages dans son lit.

– N'aie pas peur, dit-il avec un sourire chaleureux.

Elle n'avait pas peur. Sans quitter Temin du regard, elle eut un geste étrange, ses deux index pointés vers le sol. En une seconde, l'assassin comprit : elle incantait en silence, ses lèvres bougeant à peine.

– Arrête ça ! s'exclama-t-il en bondissant au-dessus de la table.

Il arma son poignard et, d'un coup rapide, trancha au jugé. Il n'était plus temps d'ajuster son coup : si cette fille pratiquait la magie de combat, elle pouvait le tuer sur place ! Le poison ferait son effet, même s'il ne lui entaillait que le bras... Mais il ne rencontra que le vide.

– Merde !

La pièce était déserte. En une seconde, Norah s'était volatilisée.

– Je ne te veux pas de mal ! s'écria-t-il, tout en frappant aveuglément dans le vide à l'endroit où elle avait disparu.

Rien. Pas un bruit, pas un souffle. Temin recula vers la porte, s'attendant à une attaque qui ne vint pas. « Illusionniste », pensa-t-il. Une magie imprévisible, insaisissable, qui brouillait les repères et les certitudes. Cette sorcière était-elle capable de le suivre, invisible, dans les rues de la ville ? C'était peu probable, elle était trop jeune pour maîtriser à ce point les arcanes – du moins l'espéra-t-il en dévalant les escaliers et en prenant ses jambes à son cou dans la rue enneigée. Cette fois, il était en danger. La prétendue lingère allait courir au manoir donner l'alerte, après l'avoir – peut-être – suivi jusqu'à sa petite chambre d'homme à tout faire. Les traces dans la neige, au milieu de la nuit, le trahiraient à coup sûr. Là où la garde avait échoué, elle allait réussir... Il était temps de quitter Westerwald. En volant un cheval et en galopant au plus vite vers l'orée du bois, il pourrait remonter vers Oster par les routes de traverse. La nuit lui donnerait une confortable avance. Il espérait seulement que le garde du corps du Doyen, l'amant de Norah, celui que l'Alchimiste avait présenté comme sa cible la plus dangereuse, ne se lancerait pas à sa poursuite. Car on le disait capable de couper un homme en deux.

4

Nils aiguisait son épée à la lueur du feu de cheminée. Le crissement de la pierre sur le tranchant de la lame avait un côté lancinant, hypnotisant même. Dans sa première vie, il avait fait ce geste cent fois, mille fois, dix mille fois. Ce soir, il le faisait pour s'éviter de réfléchir, car il détestait réfléchir. La réflexion n'avait pas le moindre avantage sur l'instinct, elle n'était que paralysie, doute et hésitation.

Cependant, il ne put s'empêcher de ruminer les pensées qui l'assaillaient depuis des jours. C'était Olen et surtout Karib, qui lui avaient transmis cette désastreuse habitude de s'interroger sans cesse... C'était épuisant. Arriverait-il à temps pour sauver Olen ? Aurait-il fallu couper par la forêt, pour gagner une heure ou deux ? Il n'avait pourtant rien à se reprocher ; il avait fait au plus vite, chevauchant jour et nuit... S'il s'était résolu à passer une nuit à Westerwald, c'était parce qu'on l'avait mis en garde : la santé du vieux maître guérisseur étant fragile – c'était bien un comble –, voyager de nuit, en plein hiver, pouvait lui coûter cher. Nils avait donc fait halte au manoir. Mais il bouillait de repartir. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait

crevé dix guérisseurs sur les routes pour n'en mener qu'un au chevet du prince Nowik.

D'un geste machinal, il fit tourner son épée entre ses doigts, vérifiant du pouce le tranchant de la lame. Ce n'était pas une très bonne arme, mais elle suffisait à décapiter un homme, pour peu qu'il ne porte pas l'une de ces armures à haut col dont le métal anguleux émoussait les lames. Ces détails sinistres, réminiscences d'une vie passée, lui revenaient dans le mouvement régulier de la pierre à aiguiser... Nils était le Fils de la lune, le grand exécuteur du Nord. Celui dont personne ne connaissait le visage, mais dont chacun connaissait le nom. Une fois encore, il pensa qu'il était l'homme qui faisait jeter les meubles par les fenêtres pour dormir dans des chambres vides, et une fois encore ce détail le fit sourire. Il était en somme le pire abruti que le monde ait connu.

De sa véritable identité, Nils ne savait toujours rien. Rien de plus que ce qu'en disait la légende... Chaque minute étant comptée, il avait quitté Oster aussitôt après la révélation, sans laisser à Kelhorn le temps de lui en apprendre davantage. Du reste, qu'aurait-il pu lui apprendre ? Cela faisait dix ans que l'ancien cavalier n'avait pas revu celui qu'il appelait son maître. Dix ans, c'était long comme une vie.

L'homme aux longs cheveux noirs, aux épaulières en ailes de cygne qui chevauchait à la tête des cavaliers de cristal, n'était donc pas le Fils de la lune. Qui était-il ? Kelhorn ne pouvait pas le savoir. Il avait quitté son pays dix ans plus tôt pour s'installer à Nowik. Il avait été aussi surpris que Nils en le croisant par hasard, dans un uniforme de planton de Westerwald... Pour l'ancien cavalier, c'était aussi incroyable que de tomber sur un dieu punisseur vendant des pâtés aux champignons sur une place de marché.

On frappa deux coups à la porte et un valet se glissa dans la chambre.

– Désolé de te déranger si tard, j'ai vu de la lumière sous la porte.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Une femme insiste pour te voir.

Nils hocha la tête. À une heure pareille, ce ne pouvait être que Norah, qu'il s'était efforcé d'oublier, comme si elle n'avait jamais existé. C'était difficile, mais il fallait s'y tenir.

– Dis-lui que je suis occupé.

– Elle dit que c'est une question de vie ou de mort.

C'était bien Norah, avec sa manie de tout mettre en scène... Malgré lui, Nils fut pris d'un trouble digne de ce gamin d'Olen. C'était bien la peine d'être une légende vivante pour perdre ses moyens devant une lingère.

– Bien. Je descends.

Il prit la peine de se regarder dans un miroir, fronçant les sourcils, mimant la surprise. Satisfait, il s'empara de son épée et se rendit dans le hall. Norah était plus belle encore après quelques semaines d'absence, ses cheveux noirs coulant en cascade sur son manteau de fourrure. Nils remarqua à peine qu'elle portait encore sa robe de nuit. Mais l'expression de dureté sur le visage de la jeune femme ne lui échappa pas.

– Tiens, fit-il, enjoué.

Froide et grave, elle ne lui rendit pas son sourire.

– L'assassin est revenu. Je sais où il loge.

– Où ? s'écria-t-il.

– Chez le vieux Nahlem, la maison aux volets bleus, derrière la taverne du Loup.

Il se précipita au-dehors, prenant à peine le temps de se retourner sur elle.

– Tu vas bien ? Il ne t'a pas...

– Non, il ne *m'a pas*... S'il *m'avait*, je serais morte.

Nils courut aux écuries, sella son cheval en hâte et partit au galop. Dans l'allée bordée de sapins, les petits renards s'enfuyaient avec des cris de chiots.

– Mets la garde en alerte ! ordonna-t-il à la sentinelle qui lui ouvrait le portail.

Devant la maison aux volets bleus, la porte de l'écurie battait au vent. Et, dans la neige, des traces de sabots s'éloignaient vers la sortie de la ville. De l'espacement des traces, Nils conclut que l'assassin, sans doute moins à l'aise en selle qu'un poignard à la main, était parti au petit trot. S'il ne se lançait pas au galop une fois sur la route, il n'avait pas une chance sur dix de lui échapper.

Temin n'avait pas galopé, au contraire. Inquiet de chevaucher par une nuit trop noire, sous la neige qui masquait les obstacles, il avait mis pied à terre et marchait au côté de sa monture. Erreur fatale qui lui valut d'entendre le martèlement étouffé d'un galop, quelque part derrière lui. Il hésita à remonter en selle, mais il était trop tard. Déjà jaillissait des ténèbres un cavalier lancé à toute allure, l'épée brandie vers le ciel. « C'est fini », pensa Temin en lâchant la bride. Calmement, car il avait fréquenté la mort plus qu'aucun autre, il se recommanda au dieu punisseur de la nuit, patron des assassins, qui dans quelques secondes allait l'accueillir en son royaume. Tout en marmonnant une courte prière, il dégaina son poignard et s'en entailla le poignet tandis que le cavalier bondissait à bas de sa selle.

Nils frappa aux jambes, du plat de sa lame. Il voulait l'assassin vivant.

– Toi qui éclaires la nuit, ouvre-moi ton royaume, psalmodia Temin avant de cracher du sang sur la neige.

Une poigne de fer le saisit et le remit sur ses jambes, mais sa vue se brouillait déjà.

*Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Toute reproduction de cet ouvrage,
même partielle, est interdite
(loi 49.956 du 16.07.1949).*

© 2012 Scrineo
8, rue Saint-Marc, 75002 Paris
Diffusion : Volumen
Couverture : Miguel Coimbra
Mise en page : Marguerite Lecointre
Imprimé en France par France Quercy – Mercuès
ISBN : 978-2-3674-0033-4
Dépôt légal : mars 2013